

Camping sur un parterre de fleurs

Réal-Gabriel Bujold

Volume 56, numéro 2 (195), août–novembre 2019

Séjour nature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold, R.-G. (2019). Camping sur un parterre de fleurs. *Magazine Gaspésie*, 56(2), 30–31.



CAMPING SUR UN PARTERRE DE FLEURS

Comme bien des familles gaspésiennes, nous avons eu l'incroyable joie, chaque été, de recevoir notre parenté vivant à Montréal et même aux « States ». Nous étions simplement heureux que la nature exceptionnelle de la Gaspésie attire autant la visite, nous obligeant à laisser nos lits pour dormir sous la tente.

Réal-Gabriel Bujold
Natif de Val-d'Espoir

Notre mère est la seule Gélinas née au Massachussets dans les années 1920 qui vivait toujours en Gaspésie, à quelques milles de Percé, durant les années 1950, ayant choisi d'épouser notre père, un Gaspésien d'origine acadienne cantonné en son coin de littoral durant les années de l'après-guerre. En 1929, lors de la Grande Crise, notre grand-père maternel a choisi de s'établir à Val-d'Espoir pour y vivre avec sa famille jusqu'en 1955 avant de déménager dans le Grand Montréal.

LA VISITE DÉBARQUE

Jeunes marmots, nous sommes frétilants et tout débordants de bonheur dans les yeux quand les grosses voitures américaines des « monocles » et des « matantes »

viennent se stationner dans l'allée de gravelle en face de la maison familiale de Val-d'Espoir. Il s'en extirpe, de ces automobiles rutilantes, des hommes bedonnants fumant le cigare et des femmes puant le parfum. Quelquefois des enfants... qui se bouchent le nez tant les odeurs de la campagne auxquelles ils ne sont pas habitués leur lèvent le cœur.

Quand on les voit arriver avec leurs grosses valises bourrées de petits cadeaux, nous savons instantanément qu'il nous faut leur laisser nos lits pour une semaine ou deux. Nous savons également que ce sera le délire total, car nous n'avons d'autres choix que de monter les tentes de bonne fortune sous les rares étoiles de juillet.

Nous vivons non loin du fameux rocher et même si notre famille en



Notre père Donat Bujold sur le parterre de fleurs attendant le moment de monter la tente, 1961.

Collection Lucille Gélinas



Habillés comme des princes et des princesses par notre mère Lucille Gélinas, nous voilà fin prêts à recevoir la belle visite du Grand Montréal, 1959.

Collection Lucille Gélinas

est une de dix enfants et que notre mère, unique parente de tout ce beau monde en Gaspésie, aime les recevoir, tous ces gens de la ville, oncles, tantes, cousins, et autres parentés, viennent gratuitement loger aux frais de la princesse et se faire servir à déjeuner (et souvent même à souper) avant d'aller faire le tour de l'île Bonaventure ou de s'aventurer à pied près du rocher Percé.

CAMPER SUR LE PARTERRE

Nous sommes tellement heureux d'avoir de la visite et de nous glisser sous les vieilles tentes pleines de trous pour, beau temps mauvais temps, y passer quelques nuits. Pas de sacs de couchage à cette époque, simplement des vieilles poches de patates en jute, des coussins défraîchis, des couvertures de laine, quelques oreillers et nous nous entassons à la demi-douzaine dans la tente que notre père se fait un devoir, chaque année, d'installer sur le parterre devant la maison quand la grande visite arrive. C'est devenu une routine quasi religieuse, un devoir de bienfaisance, une obligation... voire même une coutume.

Ma tante Germaine aime aller mettre son beau costume de bain fleuri derrière le buisson près du parc

à cochons. Le voisin s'étire le cou pour voir... Mais nous, nous sommes trop jeunes pour même imaginer quoi que ce soit. Ma tante Germaine est drôle, elle a un beau casque de bain fleuri... et toujours de beaux petits cadeaux. Pour s'exhiber ainsi près du parc à cochons, « fallait ben! ».

UN BONHEUR SANS PRIX

Nous sommes simplement heureux que la nature exceptionnelle de la Gaspésie attire autant de parenté. Nous aimons les écouter durant la soirée, les hommes fumant et les femmes placotant et félicitant notre mère de si bien les recevoir, de faire aussi bien à manger et d'avoir de si beaux enfants gras-souilllets et souriants... des petits Hansel et Gretel bien nourris... Ça ne coûte pas grand-chose tous ces compliments. Et rares sont les pourboires...

Quelquefois, un « mononcle » gentil nous invite à monter dans sa grosse Chevrolet noire et nous emmène sur la plage de Coin-du-Banc. Au retour, tous debout à trépigner d'allégresse sur la banquette arrière, il arrête près d'un petit stand... et nous paye une « patate frite » et souvent aussi, une « crèmaglace » rose avec des cerises.

Il n'y a qu'un seul rocher Percé au monde et qu'une seule île Bonaventure aussi, remplie de fous de Bassan... Il y a la plage, l'eau froide de la mer, les coquillages. Les splendeurs de la Gaspésie virevoltent autour de nos têtes. Nous y sommes tellement habitués qu'elles ne nous étonnent plus. Percé fait partie de nos habitudes, ses milliers de touristes, son mont Sainte-Anne, sa Crevasse, ses restaurants de fruits de mer, ses boutiques, ses tours de l'île...

Oui, ils venaient tous, nos grands-parents de la ville, tous ces oncles, tantes, cousins et cousines qu'on ne voyait que très rarement. Le rocher les attirait... La Gaspésie les habitait encore un p'tit peu même s'ils avaient quitté pour le Grand Montréal... Seraient-ils venus encore nous visiter, nous, les campagnards lointains, si ces fabuleux paysages de la péninsule n'avaient pas été là? Mais le bonheur suprême de leur abandonner nos lits et de camper une fois par année sur le parterre de fleurs, en face de la maison, n'avait pas de prix.

Un groupe de jeunes dames en villégiature à Percé, milieu des années 1950.

Collection Lucille Gélinas

